

CHRISTIAN GAILLY

« Le rêve d'un écrivain c'est d'écrire, pas d'être adapté. »

JEAN-MAURICE DE MONTREMY

Fêté par les cinéastes, Christian Gailly publie son quatorzième livre : *Lily et Braine*. Avec un personnage qui lui ressemble, loin de l'agitation : un soldat sous le choc d'une explosion qui redécouvre, du dehors, sa vie et son passé. Autoportrait de l'écrivain en GI.

Livres Hebdo - Deux de vos livres ont été adaptés au cinéma en 2009 : *Un soir au club* (déjà Livre Inter 2002) par Jean Achache et *L'incident* (1996) devenu, chez Alain Resnais, *Les herbes folles*. Voir ses livres passer à l'écran est un rêve pour l'écrivain ?

Christian Gailly : Mon rêve, en ce qui me concerne – qui est aussi mon tourment – c'est d'écrire un nouveau livre. Maintenant que paraît *Lily et Braine* je reste les bras ballants, décontenancé ; inquiet d'un éventuel tarissement, voire du vieillissement. Cette incertitude m'est habituelle entre deux livres mais toujours aussi pénible. Alors, je vous répondrai que le rêve d'un écrivain c'est d'écrire, pas d'être adapté.

Je n'ai jamais pensé que le cinéma s'inspirerait de deux de mes livres. Cela m'a surpris. Ce qui m'a fait plaisir c'est d'apprendre que deux lecteurs – Jean Achache et Alain Resnais – estimaient ce que j'écrivais, alors que j'ai le plus souvent une opinion, disons... très « mélangée » de ce que je fais. J'essaie de ne pas me sous-estimer.

Mes livres ne sont d'ailleurs pas devenus des films : les réalisateurs se sont fait une image de l'un et l'autre romans à partir d'une phrase ou de quelques pages puis la logique du film s'est mise à l'œuvre chez eux, qui n'est pas la logique du texte. Il est étrange d'entendre mes dialogues ou monologues insérés dans un montage, dans un flux d'images tout différent des images ou sonorités qui m'occupent lorsque j'écris. Il s'agit d'autre chose.

Je l'ai dit à Resnais : « Vous faites ce que vous voulez. Tout ce que je souhaite c'est que vous vous sentiez bien Resnais dans du Resnais à partir d'un brave petit roman qui ne veut pas qu'on lui fasse trop de place dans tout ça. »

Pour autant, j'ai été heureux. On m'a versé des droits, mes livres se sont vendus. J'ai eu la satisfaction de pouvoir « rembourser », si je puis dire, les miens et mon éditeur de la peine qu'ils se sont donnée pour moi durant quinze ans. Un peu de mauvaise conscience en moins, c'est une bonne affaire.

Sans vouloir tous être adaptés à l'écran, beaucoup d'écrivains s'inspirent du cinéma, notamment du montage, d'un certain rythme de l'action, des séquences.

Oui, bien sûr. Dans mon cas, c'est la musique, essentiellement : le jazz mais aussi Mozart, d'autres – peut-être surtout les improvisateurs. Il y en a souvent dans mes livres et bien sûr dans *Lily et Braine*.

L'improvisateur reprend un thème, librement, puis lui donne son tempo, sa couleur en suivant des règles pour que cette invention soit inattendue, nouvelle, mais dotée d'une forte cohérence interne. Cela ressemble beaucoup à l'écriture qui, elle aussi, a des règles, un contrepoint d'images, une polyphonie de sens, des accords entre des pôles bien définis qu'il faut savoir aménager, sans jamais perdre l'inattendu : la phrase qui vient, qui crée son espace.

J'ai beaucoup fréquenté le cinéma : ni le montage, ni le découpage ne m'ont paru la solution. Il y a une analogie entre les phrases qui se cherchent en nous – tentant d'organiser des images, des couleurs, des affects – et le jeu collectif des musiciens : les cellules de base, le développement de ce qui se trouve dans la cellule, le thème, le standard. La plupart des grands compositeurs sont des grands improvisateurs. Les jazzmen savent très bien que l'improvisation n'est pas improvisée. Lacan disait que l'inconscient était structuré comme un langage : le langage en train de s'écrire, avec l'inconscient en basse continue, c'est aussi une structure. Il faut la maîtriser, la conduire, la faire nôtre. C'est de l'impro sur un standard qui n'est pas simple.

Braine revient de guerre, silencieux, choqué, séparé de son passé par un mur aveugle. Il redécouvre sa vie comme un étranger. Puis son vieux groupe de jazz se reforme autour

de lui. Il se remet à l'improvisation. Et le passé revient en force, dangereux... Jusqu'au bout, toutefois, il n'a pas de prénom.

J'ai trouvé toutes sortes de ruses pour ne pas lui trouver de prénom. Certains me disent que c'est l'anglais *brain*, cerveau. En fait, il m'a été inspiré par la sonorité d'un nom de personnage dans la correspondance de Flaubert. J'aime bien m'appuyer sur un nom de personnage. Même si je nage complètement, son nom donne une garantie, une confiance.

Avant le nom, toutefois, il y avait une photographie : le portrait d'un soldat américain fait en février 1968 au Vietnam par Don McCullin : *Shell Shocked Soldier, Hué*, « soldat victime du syndrome du "choc de l'obus" ». Un soldat assis, droit, figé, les yeux perdus sous son casque, serrant le canon de son arme comme on se raccroche à l'ultime planche de salut. Je n'avais jamais vu un regard égaré comme ce regard-là, sa saleté, sa barbe. Je n'aurais jamais osé imaginer la vie d'un homme réduit à l'état de choc. J'ai voulu faire cela pour lui : écrire ce livre, *Lily et Braine*.

Moi-même, j'étais alors perdu, sans savoir quoi faire de moi. J'ai imaginé le retour. Je n'allais pas raconter des guerres, des combats, des films. Non, je raconterais son retour, un peu comme mes propres retours à l'écriture après le KO du livre achevé : « autoportrait de l'écrivain en GI », pour ainsi dire.

On se sait pas exactement où se déroule l'action. Les noms ou prénoms sont internationaux. Ce pourrait être aux Etats-Unis, mais l'ancien groupe de jazz de Braine est parisien...

Cela se passe n'importe où, ce qui me correspond assez bien et correspond au livre. Je ne sais pas toujours où je suis. Braine est désormais de nulle part. C'est pourquoi la musique réapparaît pour lui donner un centre de gravité... Et pour me tirer d'affaire car je commençais à me sentir mal.

J'avais déjà usé du piano dans un autre roman, et du saxophone dans un autre. Alors pourquoi pas le bugle : Braine est un virtuose du bugle. J'aime beaucoup la sonorité du bugle. Une Américaine qui veut relancer un club enquête pour retrouver les anciens. C'est un peu comme « Vingt ans après ». J'ai renoué ainsi avec cette période de ma vie, que je regrette beaucoup : les années 1960-1975.

Vous vous inspirez des formes de la musique, vous la décrivez peu.

Lorsque l'on parle de musique, proscrire les métaphores. Les mauvais critiques musicaux emploient des métaphores picturales et les mauvais critiques d'art des métaphores musicales. Je n'en utilise donc aucune : un ancien musicien n'a pas le droit. Les musiciens de jazz se réunissent pour la pulsation qu'ils instaurent, des signes qu'ils s'envoient, des rythmes qu'ils s'échangent, des thèmes qu'ils reprennent. Ce n'est pas une question de sentiments et de rêveries mais un plaisir presque abstrait, sans mots : une merveilleuse machine tourne et produit du jeu. Le cerveau choqué de Braine convient à cela : des automatismes, des échanges, pas de phrases, ni discours, ni pathos.

Lorsque je jouais, j'étais raide comme John Coltrane. Ne pas danser, ne pas remuer, ne pas claquer des doigts, ne pas bouger. Quand on danse ou s'agite, on n'écoute pas ; or, quand on joue, il faut d'abord écouter. C'est pourquoi, les registres musicaux et littéraires sont cousins comme je vous le disais tout à l'heure.

On bâtit les phrases en fonction de ce rythme. Il faut faire la balance entre les sonorités des mots et le rythme des mots. Bien sûr, il y a l'intrigue de l'histoire. C'est la corvée. Je ne suis pas doué pour les intrigues. L'interaction finit par les construire.

Vous savez, il y a ce vide en moi, qui est le contraire de l'intrigue, un temps immobile – et durant des années, je n'avais pas de projet littéraire. Je recherchais ce moment de jeu collectif, sans pensée : cette petite machine d'interaction qui se joue du temps. Et puis je suis venu à l'écriture parce que la musique m'a abandonné et qu'il me fallait donc l'abandonner : on ne peut jouer de musique sans la musique, c'est insupportable. Alors je me suis mis à écrire, mais j'ai tout appris sur l'écriture après coup et c'est après coup que j'ai étudié les écrivains. J'ai très tardivement commencé à lire de la littérature.

Avant, je lisais de la psychologie, de l'anthropologie, de la philosophie... Puis je me suis rendu compte qu'écrire ce n'était pas simplement exprimer ou discuter des idées, que c'était un art, un « jeu » au sens où l'on « joue » de la musique. Il fallait absolument voir ce que faisaient les autres écrivains. J'avais plus de quarante ans. J'ai découvert *L'innommable* de Beckett. J'ai compris qu'on pouvait écrire sans se raconter d'histoires mais en la découvrant comme on découvre ce que l'on joue en suivant les règles de l'improvisation, évidemment en se concentrant, pas en bavardant.

Avez-vous le sentiment que votre œuvre évolue ?

Si je m'attendais à faire une œuvre ! Cela va faire 14 livres en 23 ans. J'ai bâti quelque chose : la notion d'œuvre a-t-elle un sens ? En revanche, les livres m'ont offert une identité. Le soldat Braine est sorti du choc mat, de sa conscience murée. Chaque livre est comme une petite croix qu'on jette sur une feuille, ponctuant un numéro : faites se rejoindre les lignes vous aurez un profil. En revanche, je ne pense pas que

l'on trouve, à me lire, de quoi répondre aux grandes questions de l'existence. Simplement y apprendra-t-on peut-être que l'on peut soi-même, aussi, se tracer un profil.

J'avoue que l'âge me tracasse, bientôt 67 ans. On dit que ce n'est pas vieux, mais enfin... Je ne me mettrai au prochain livre que lorsque je serais sûr de trouver autre chose et surtout pas refaire les précédents, ce que les lecteurs ont toujours tendance à demander aux auteurs. Mes autres livres sont là désormais, et ils pèsent car je ne peux faire abstraction de ce qui s'y trouve : les idées se font plus rares, l'énergie aussi.

A 40 ans, je travaillais comme un fou, maintenant c'est par suites de deux ou trois heures. Mais quand il y a le désir d'écrire – et il est là –, l'écriture finit par venir. Je suis dans cette phase bizarre où je sais *comment* faire mais pas *que* faire. Comme je vous le disais, c'est assez habituel chez moi. Cela fait partie du métier d'écrivain. Et puis, un jour, il y aura une phrase, une photo, un son – quelqu'un ou quelque chose de masqué. Ce sera le début d'un nouveau livre. ●